

pas à lire et n'a pas de confiance en ses amis, ou ceux qui veulent l'instruire; il se confie plutôt aux charlatans." Accordé.

Mais quel est le principe, quelle est la cause de ce que la généralité des cultivateurs ne lit pas, n'aime pas à lire et n'a pas confiance en ceux qui veulent l'instruire? C'est là la question. En bonne philosophie comme en bonne logique, quand on connaît en effet, il faut tâcher d'en découvrir la cause.

Je dirai d'abord que les peuples sont comme on les fait, de même que les enfants sont comme on les élève.

Dans ce pays, il n'y a pas encore bien longtemps, on suivait exclusivement l'ancien système collégial ou classique que l'on suivait autrefois en France. L'instruction élémentaire et ce qu'on appelle aujourd'hui instruction moyenne, étaient nulles ou presque nulles. Comment le peuple pouvait-il lire, il ne l'avait pas appris? Aujourd'hui encore les trois quarts des anciens cultivateurs ne savent ni lire, ni écrire. Autrefois dans les collèges mêmes, on enseignait presque aucune des connaissances usuelles, utiles à toute personne, quelques soient l'état ou la profession qu'elle embrasse. On surprendrait la nouvelle génération si on lui disait qu'on n'enseignait l'arithmétique que dans les deux dernières années d'un cours d'étude de huit ans. En revanche on hérissait le cerveau autant que possible de grec et de latin, et on passait un temps considérable à faire des vers latins plus ou moins baroques. Qui alors eut osé proposer à un directeur de collège de modifier l'ancien système collégial, d'y admettre quelques-unes des connaissances usuelles, même les premiers principes de l'art agricole, se serait fait passer pour un insensé, au moins pour un imposteur. Aussi c'était généralement l'opinion à la campagne que, quand on envoyait un jeune homme au collège c'était pour en faire un prêtre, et que si, après avoir fait son cours d'études, il n'entrairait pas dans l'état ecclésiastique, il se trouvait déplacé, il n'était guère plus apte à embrasser une autre carrière. Je ne fais pas ici de critique, je cite seulement l'opinion publique comme un fait. Il suit de là que le peuple n'avait aucune confiance aux hommes instruits dans les collèges, ce fait de connaissances usuelles. Avait-il tort? Il eut cru sur tout impossible qu'un collégien de l'ancien régime eut pu lui donner quelques renseignements sur l'agriculture. Il ne s'imaginait même pas qu'il pût y avoir des livres écrits exprès sur l'art agricole. Lui proposer de s'abonner à un journal agricole pour lui faire abandonner sa vieille routine, c'était et c'est encore le faire sourire de pitié. Si le bon Dieu le veut, nous aurons de bonnes récoltes, disent encore un bon nombre d'arriérés, comme si Dieu eut promis de faire des miracles pour récompenser les paresseux, les négligents, les indifférents et en général tous ceux qui ne veulent pas se mettre en peine d'approfondir les principes de leur art ou de leur profession. Rappelons à ceux-ci qu'il a été dit aussi: "Aide-toi, le ciel t'aidera."

Quand je vis paraître la *Gazette des Campagnes*, croyant qu'elle convenait parfaitement à la généralité des cultivateurs, je fis mon possible pour lui procurer des abonnés. Je demandai un jour à l'un de ceux-ci ce qu'il pensait de quelques bons articles que j'avais remarqués dans la *Gazette*. "Ma foi, dit-il, je n'en sais rien, je ne les ai pas lus, et je n'ai pas le temps de les lire. D'ailleurs que pourraient-ils m'apprendre? Mais je trouve que la *Gazette* ne s'occupe pas assez de politique." Pour un grand nombre voyez-vous, il faut une politique bien épicée, bien exaltée, bien exagérée. Si elle contient beaucoup de personnalités, oh! alors elle arrive au comble de l'intérêt. Voilà pourquoi l'abonné a discontinué, voilà pourquoi aussi est-il si difficile de faire progresser dans ce pays-ci un journal exclusivement agricole. C'est bien différent aux Etats-Unis, où de semblables publications obtiennent une circulation immense. Ici quels sont ceux qui lisent? Malheureusement ce ne sont pas ceux qui ont le plus besoin de renseignements, mais bien ceux qui, à

la rigueur, pourraient s'en dispenser.

Mais il ne faut pas se décourager; en effet il y a lieu d'espérer que cette apathie de nos cultivateurs et d'un grand nombre de nos hommes instruits, va bientôt disparaître. Depuis que l'ancien système classique a été modifié, depuis que dans les collèges et dans les écoles communes on enseigne la plupart des connaissances usuelles, y compris les principes de l'agriculture et de l'horticulture, une nouvelle ère se prépare et tout le monde commence à prendre goût au premier et au plus utile de tous les arts, celui qui nourrit.

Ste. Geneviève, 1er Déc. 1863.

J. M. P.

M. le Rédacteur,

Frappé, à la lecture d'un article qui a paru dans l'*Agriculteur de juin 1860*, sur la culture des vesces, des avantages qui en résulteraient pour nos cultivateurs, par l'introduction de la culture de cette plante, je voulus en faire l'essai; en conséquence je fis venir de Montréal quelques minots de graines et je les semai sur différents terrains et partout je fus satisfait de mon essai. Ce fut surtout sur les terres sèches (sablonneuses), que je fus satisfait de ses résultats, car là où je n'avais eu que quelques bottes de mauvais foin à l'arpent, je récoltais trois voyages d'excellent foin.

J'ai été si satisfait de mon essai que je me propose d'en semer une plus grande quantité l'année prochaine.

Je suis persuadé que si tous les cultivateurs semaient, chaque année, dans ces terrains qui sont laissés en pâturage, mais qui ne profitent ni aux animaux ni aux propriétaires, parcequ'ils ne poussent que quelques chardons, quelques minots de cette graine, qu'on entendrait pas parler de disette de foin, surtout si avec cela on prenait la bonne habitude de donner aux animaux le foin coupé vert.

Pour convaincre vos lecteurs de l'avantage de la culture de la vesce, je vous prie de reproduire ce que dit à ce sujet l'*Agriculteur*.

Isle Verte, 15 Nov. 1863.

LS. N. GAUVREAU.

Culture des vesces.

"La culture des vesces dans notre pays se généralise tous les jours d'avantage et notre expérience personnelle nous a appris à en apprécier les nombreux avantages. Arrivé sur une exploitation dont les prairies vieilles et moussueuses donnaient le chétif produit de 100 bottes à l'arpent, nous avons dû adopter une plante fourragère pouvant suppléer de suite aux besoins du bétail, dont l'alimentation à l'étable, en hiver et partiellement en été exigeait des produits immédiats. La vesce s'offrit à nous et nous l'acceptâmes; semée sur un léger labour et dans des terres pauvres et sèches nous avons pu récolter des produits étonnants dans des circonstances aussi mauvaises. D'un autre côté le sol après vesces s'est trouvé nettoyé, pulvérisé et parfaitement préparé pour une culture de grain. Compé en vert ce fourrage a été consommé avec plaisir par les chevaux et les bêtes à cornes et les porcs. La graine parfaitement venue a trouvé un débouché facile chez nos grenetiers de Montréal et chez nos voisins. En un mot cette culture nous a été tellement profitable que nous le répétons cette année sur une étendue de 30 arpents et que nous n'hésitons pas à la conseiller à nos cultivateurs en général. Nous reproduisons ici un article intéressant sur cette culture que nous empruntons à nos échanges de Paris.